



Maurice Pergnier. *Les Anglicismes*. Coll. « Linguistique nouvelle ». Paris, Les Presses Universitaires de France, 1989, 214 p.

Jean Delisle

Volume 2, numéro 2, 2e semestre 1989

L'erreur en traduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037052ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037052ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delisle, J. (1989). Compte rendu de [Maurice Pergnier. *Les Anglicismes*. Coll. « Linguistique nouvelle ». Paris, Les Presses Universitaires de France, 1989, 214 p.] *TTR*, 2(2), 153–156. <https://doi.org/10.7202/037052ar>

La Traduction, la Terminologie et la Rédaction en chronique (2)

Jean Delisle, Sherry Simon, Paul St-Pierre

NOTA : Depuis le vol. 2, n° 1, *TTR* consacre une chronique régulière aux ouvrages relevant de la traduction, de la terminologie et de la rédaction (et domaines connexes susceptibles d'intéresser les chercheurs de ces trois disciplines). Les éditeurs qui souhaitent voir leurs publications commentées dans *TTR* sont priés d'envoyer leurs nouveautés à la rédaction de la revue à l'Université Concordia.

Maurice Pergnier. *Les Anglicismes*. Coll. « Linguistique nouvelle ». Paris, Les Presses Universitaires de France, 1989, 214 p.

Les anglicismes sont la hantise des francophones soucieux de parler et d'écrire une langue qui ne soit pas mâtinée d'anglais, l'idiome hégémonique du monde contemporain. En raison de son omniprésence dans toutes les sphères d'activité, cette langue tend à « déteindre » sur les autres, à les « engrosser » d'un vocabulaire dont elles pourraient facilement se passer. On ne compte plus les ouvrages dont l'ambition est d'endiguer le flot continu de mots anglais qui déferlent sur la langue française, en particulier par la voie de la presse écrite, de la radio et de la télévision. L'utilité des ouvrages correctifs du type « Dites... ne dites pas » n'est plus à démontrer.

Le livre que vient de faire paraître le linguiste et angliciste Maurice Pergnier, professeur de linguistique générale et appliquée à l'Université de Paris XII (Créteil), n'appartient pas à cette catégorie de publications. Il s'agit plutôt d'une étude à l'aide de concepts linguistiques rigoureux des différentes catégories d'anglicismes du français contemporain, et une tentative pour cerner le plus objectivement

possible les contours de l'évolution de la langue française au contact de l'anglais. Cet ouvrage, qui ressortit davantage à l'essai qu'à un traité, est aussi un livre à thèse : le « franglais », ce fameux « sabir atlantick » tant fustigé par René Étiemble, n'est pas le fruit d'un excès de connaissance de l'anglais, mais, au contraire, « celui de l'épaisse ignorance de l'anglais qui caractérise les Français qui le propagent ».

Négligeant volontairement la question de la progression de l'usage de la langue anglaise au détriment du français, l'auteur concentre plutôt son attention « sur l'étude des *effets* sur la langue française de ce « rapport de forces » qui lui est défavorable ». (p. 12) Il s'attarde moins au recul du français devant l'anglais qu'aux conséquences de la forte imprégnation du lexique français par des apports anglais. Le but visé est donc moins d'« énoncer des *faits* nouveaux que de porter un *regard* spécifique sur des faits déjà abondamment répertoriés et analysés » (p. 17).

Plus accessibles que *le Mot* (1986), paru dans la même collection, et moins théorique que *les Fondements sociolinguistiques de la traduction* (1978), deux ouvrages du même auteur, *les Anglicismes* est un livre d'une autre encre. Tout en développant son exposé avec rigueur, l'auteur manie avec bonheur le ton ironique, humoristique ou légèrement polémique, sans jamais verser dans des diatribes pamphlétaires. Ici, il parodie les cuistres qui ne trouvent que des défauts à la langue française ; là, il caricature les adorateurs inconditionnels des idées reçues, ceux qui s'ébaudissent devant la présumée perfection de l'anglais. Tous ceux qui s'intéressent à la résistance à l'anglicisation — et au premier chef les garde-frontières de la langue, les traducteurs — trouveront dans ces pages ample matière à réflexion.

Dans un premier chapitre, l'auteur procède à la description des types d'anglicismes résultant du contact des langues dans l'espace géographique français. Les allusions à d'autres pays francophones (essentiellement le Canada) n'ont pour but que d'éclairer par comparaison la spécificité de la situation française. Précisons à ce propos que Maurice Pergnier est sans doute l'un des linguistes français qui connaît le mieux la situation linguistique du Québec et du Canada français. Ses fréquents séjours au pays lui ont fait acquérir une connaissance intime de l'état de la langue française parlée et écrite sur les rives du Saint-Laurent. Comme quoi les voyages forment aussi les linguistes...

Dans cette première partie de l'ouvrage, plus descriptive, le lecteur n'apprendra rien de vraiment nouveau sur les emprunts, leur intégration phonétique, grammaticale et sémantique, ni sur les conditions sociolinguistiques qui les font naître, ni sur leur durée de vie. Toutes ces questions ont été abondamment étudiées. Néanmoins, au fil de l'exposé, le linguiste procède à des observations pertinentes et originales.

Ainsi, au sujet de la brièveté percutante des mots anglais, tant vantée par les adeptes du « franglais », l'auteur constate que cette brièveté résulte en grande partie de la troncation à laquelle les utilisateurs d'emprunts soumettent les expressions anglaises (ex. : un self = self-service restaurant). Cette brièveté est-elle bien une caractéristique de l'anglais, se demande le linguiste, où tout simplement le résultat de la propension à l'abrègement manifestée par les Français eux-mêmes ? L'emprunt anglais est, par définition, au moment de son introduction un néologisme et, en tant que tel, il s'inscrit dans les champs sémantiques préexistants, mais avec ses caractères propres. Soit la série suivante : gramophone, phonographe, tourne-disque, pick-up, électrophone, platine, lecteur. Un seul terme est un emprunt (*pick-up*) ; c'est aussi le seul qui, pour un francophone, soit totalement « opaque », c'est-à-dire rebelle à toute opération de saisie linguistique intuitive au niveau de la signification. C'est aussi le seul qui soit en passe de tomber en désuétude. « Le mot autochtone, conclut le linguiste, présente sur l'emprunt l'avantage de ne pas seulement *dénommer* une réalité (technique, sociologique, etc.), mais d'aider à la *penser* en l'inscrivant dans un réseau de relations préexistantes. » (p. 70) Le corollaire de cette observation est le suivant : en recourant massivement aux anglicismes, on introduit de l'opacité dans sa propre langue, alors que l'on pense l'enrichir. Étonnant paradoxe.

L'auteur se penche aussi sur le cas des faux amis et montre les conséquences découlant de cette « tyrannie de la forme ». L'appauvrissement du vocabulaire français qui en résulte tient au fait que les génériques d'une langue dominante (en l'occurrence l'anglais) tendent à éliminer les spécifiques d'une langue dominée. Ainsi, le mot « contrôle », sous l'influence de son sosie anglais *control*, relègue dans l'ombre les spécifiques « vérification », « régulation », « maîtrise », « domination », « mainmise », etc. On assiste à une sorte « d'aplatissement » du vocabulaire que l'on dépouille de ses nuances et de ses ressources expressives. Autre exemple : « sexe » est en voie d'évincer des mots comme « sexualité », « sensualité », « érotisme ». Le « *safe sex* » n'est pas le « sexe sûr », mais bien plutôt les « relations (sexuelles) sans risques », les « relations protégées », voir « l'amour sans risques ».

« L'anglais, constate avec raison l'auteur, n'est plus seulement langue « d'interférence » ; il devient *langue de référence* : on ne rédige plus le message en fonction de son contenu, mais en fonction de l'étalon linguistique anglais. Ce pas, franchi depuis longtemps au Québec, commence tout juste à s'amorcer en France. » (p. 102)

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Maurice Pergnier examine l'attitude des Français vis-à-vis de leurs anglicismes. En démontant les mécanismes sociolinguistiques des emprunts, il ne tente pas de prédire quel sera l'avenir de la langue parlée en France, il fait plutôt une projection sur l'avenir à la lumière de la tendance actuelle. Et son

point de comparaison est encore le Québec : c'est à partir de la situation de la langue au Québec qu'il dégage son modèle de l'avenir du français en France. Tous les jours, la radio et la télévision (téléromans, humoristes, émissions de variétés, etc.) ne nous lancent-elles pas à la figure une langue québécoise en voie de louisianisation ? Il n'est peut-être pas loin le jour où, comme ce Gaspésien, les Québécois se demanderont : « Comment c'est que ça se dit WINDSHILL en anglais ? »

Le danger de la présumée fécondation d'une langue par des emprunts massifs est réel. À ce propos, il suffit de réfléchir au sort qu'a connu le latin : « ... le latin, abâtardi par les assauts que lui faisaient subir les interférences des langues « vernaculaires » [cessa] définitivement d'être une langue vivante... Par contraste, [...] le grec, poursuivant une évolution qui le transformait par ses seules ressources et sa seule dynamique interne, est encore de nos jours une grande langue vivante, même si son extension géographique est réduite. » (p. 125) À ceux qui pensent que plus une langue emprunte à une autre, plus elle s'enrichit, Maurice Pergnier fait observer, sur le mode ironique, « qu'à l'heure présente la variété de français la plus « riche » parce que la plus imprégnée d'apports anglais, dans son lexique comme dans le reste de ses structures, est le *joual* de Montréal, ou le français parlé dans certaines provinces du Canada. » (p. 126) En France, certains registres de langue parlée, notamment dans les domaines de l'informatique ou de la toxicomanie, appartiennent aussi à cette variété de « français vitaminé ». « On prend un joint pour avoir le feeling et rester cool, mais se shooter hard avec du shit peut conduire à une overdose. » (p. 127)

Cette deuxième partie de l'ouvrage renferme aussi des réflexions très pénétrantes sur les rapports entre la langue et la culture (en particulier, l'américaine), sur les fonctions des anglicismes (pragmatique, ludique, mystificatrice), sur le bon usage des anglicismes et sur les emprunts stupides, kystes hideux, du genre « chaussures de walking ». Une postface complète l'ouvrage, ainsi qu'une bibliographie et un index des mots cités en exemples.

Traducteurs, rédacteurs et terminologues se régaleront à la lecture de ce livre stimulant écrit par un linguiste « éclairé », lisible, nullement dogmatique, et ennemi comme nous tous des anglicismes abusifs qui brouillent la clarté de la communication. Comme on dit de l'autre côté de la mare aux harengs : « C'est un *must* ! »

Jean Delisle
Université d'Ottawa